

★ The Color Line, les artistes africains- américains et la ségrégation

Le musée du quai Branly - Jacques Chirac présentera à partir du 4 octobre 2016 une exposition intitulée « The Color Line, les artistes africains-américains et la ségrégation ». Daniel Soutif, philosophe et critique d'art, revient sur son travail de commissaire d'exposition.



Pouvez-vous nous expliquer le titre de votre exposition « The Color Line, les artistes africains-américains et la ségrégation » ?

L'expression *Color Line* est utilisée depuis longtemps aux Etats-Unis pour désigner la ségrégation et la discrimination raciale. Cette ségrégation a commencé après la période dite de la Reconstruction qui a suivi la guerre de Sécession achevée en 1865. À partir de 1877, ont été promulguées, dans le Sud des Etats-Unis, des lois prônant la séparation des noirs et des blancs selon la doctrine « séparés mais égaux ». *Color Line* est donc une expression utilisée dès la fin du XIX^e siècle pour désigner cette discrimination. Elle a été imprimée pour la première fois sous la plume de Frédéric Douglass. L'autobiographie de cet ancien esclave avait été un succès et il est devenu le plus

important porte-voix de la communauté noire. Il écrit en 1881 un article avec cette expression pour titre, expression qui s'est ensuite répandue. C'est néanmoins en 1900, lors de l'« Exposition des Nègres d'Amérique » présentée dans le cadre de l'Exposition universelle à Paris, que W.E.B. Du Bois énonce la célèbre formule selon laquelle « Le problème de la ligne de couleur sera le problème du XX^e siècle ». Une phrase qui, reprise dans l'introduction de son livre *Souls of Black Folks*, publié en 1903, trouvera un écho considérable.

Aujourd'hui ce terme demeure très fréquent aux Etats-Unis. Il paraît très régulièrement des livres sur le sujet incluant cette expression dans le titre. En France, j'ai souhaité utiliser ce titre en anglais parce qu'il est à la fois très simple et légèrement mystérieux : on devine aisément sa signification mais on peut croire aussi qu'il s'agit d'une simple histoire de couleur. Or, on parle d'art et de peinture, c'est-à-dire précisément d'une histoire de couleur. J'aime bien cette ambiguïté puisque le sujet de l'exposition est la relation des artistes noirs américains avec la position défavorisée que



© Library of Congress Prints and Photographs Division Washington, D.C.



© Private Collection, New York, NY; Courtesy of Michael Rosenfeld Gallery LLC

A gauche : William Burghardt Dubois, 1903. A droite : Equality, Betye Saar, 1999.



© Adagp Paris 2016

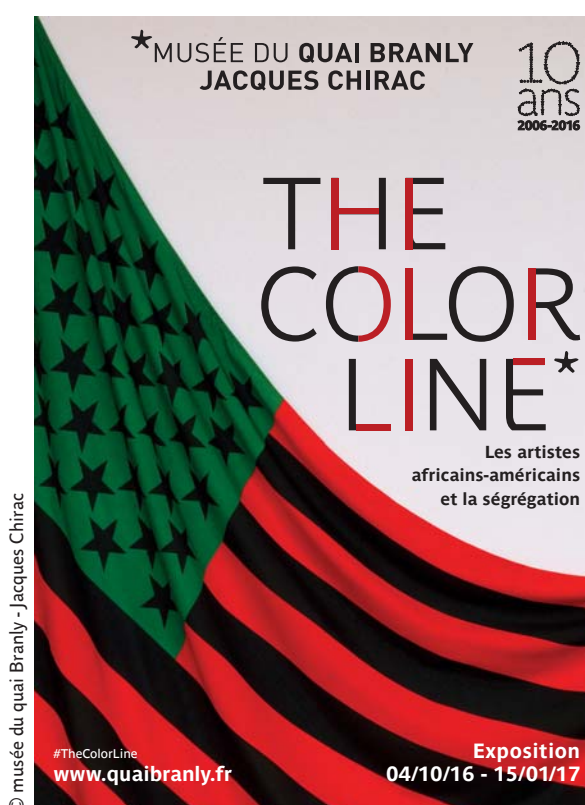
The negro speaks of Rivers (for Langston Hughes), Aaron Douglas.

les Africains-Américains ont eu et ont encore à subir dans la société américaine, comme si une ligne de couleur picturale répondait à la ligne raciste de la couleur.

Comment le projet de cette exposition s'est-il construit ?

Cela remonte à l'époque où j'ai commencé à travailler sérieusement sur l'exposition « Le Siècle du jazz ». J'avais l'idée de faire cette exposition sur la relation du jazz avec les arts visuels depuis de nombreuses années, mais ma connaissance des artistes noirs américains était alors presque nulle. Ce qui est d'ailleurs le cas pour la plupart des gens en Europe. Pour moi, en 2006, les artistes qui allaient être concernés par cette exposition étaient Matisse, Mondrian, Stuart Davis, Arthur Dove, Jackson Pollock. Bref, ceux que tout le monde connaît plus ou moins et notamment dans leur relation avec le jazz. Mais, en commençant à travailler, je me suis aperçu de l'existence de beaucoup d'artistes noirs de très grande qualité liés à ce rapport entre jazz et

arts visuels. Ces artistes qui s'appelaient Aaron Douglas, Archibald Motley, Palmer Hayden, Jacob Lawrence, Willam H. Johnson, Romare Bearden, Bob Thompson etc. ont été une révélation et justement on les retrouve aujourd'hui, avec bien d'autres, dans « The Color Line ». J'avais essayé à cette époque de les intégrer autant que possible, mais je ne pouvais naturellement pas renoncer à tous les autres auxquels j'avais d'abord pensé ! Cependant j'avais découvert cet univers, et je me suis alors dit qu'un jour je ferai une exposition destinée à les faire connaître en France ou en Europe. Cela fait déjà trente ou quarante ans qu'aux Etats-Unis les grands musées ont commencé de s'intéresser à eux : une réintégration de tous ces artistes dans les circuits officiels s'est peu à peu opérée. Un tel phénomène ne s'est pas encore concrétisé en Europe, ce qui donnait donc matière à une exposition. Lorsque Stéphane Martin m'a demandé en 2013 si je voulais faire une exposition sur la ségrégation, son idée initiale, j'ai accepté parce qu'il était aisé de combiner sa demande et mon intérêt pour ces artistes.

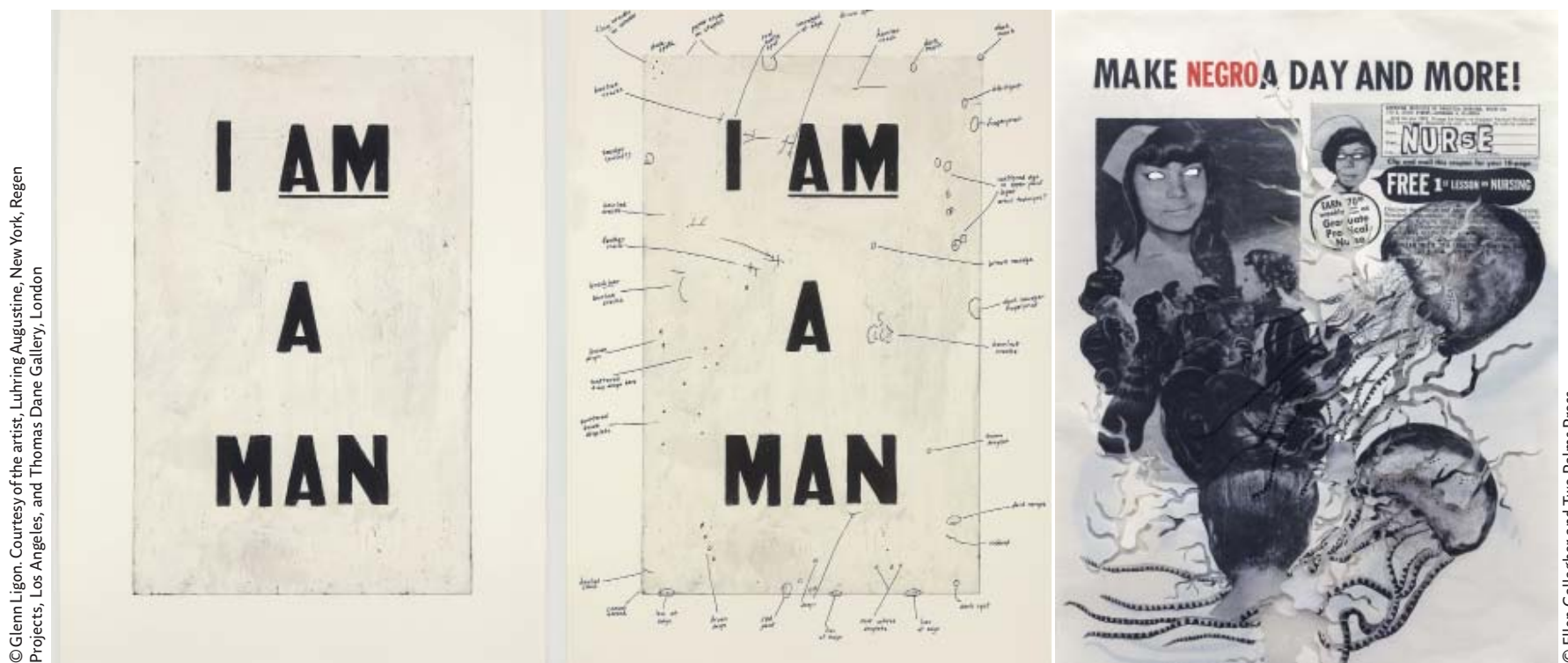


© musée du quai Branly - Jacques Chirac



© Adagp Paris

A gauche : affiche de l'exposition. A droite : Origin of the universe 1, Mickalene Thomas, 2012.



© Glenn Ligon. Courtesy of the artist, Lühring Augustine, New York, Regen Projects, Los Angeles, and Thomas Dane Gallery, London

© Ellen Gallagher and Two Palms Press

A gauche: Condition Report, Glenn Ligon, 2000. A droite : DeLuxe, Ellen Gallagher, 2004 - détail.

Quant à l'appellation « africain-américain », il est de règle, car depuis la fin des années 80 aux Etats-Unis, plus personne n'utilise le terme « afro-américain ». Il y a eu une évolution linguistique, évolution qui n'est d'ailleurs probablement ni la première, ni la dernière concernant l'appellation des Noirs aux Etats-Unis. Aujourd'hui en tout cas, on parle des Africains-Américains. Il n'est pas interdit de parler des Noirs, mais si on veut les dénommer d'une façon qui souligne leur origine, on utilise cette appellation. J'espère que l'exposition va lui permettre d'intégrer la langue française, car il est différent d'afro-américain. D'autres expressions ont existé bien sûr, parfois dépréciatives ou revendiquées, comme « colored » au temps de la ségrégation légalisée, sans parler de l'affreux « nigger » que les Noirs pouvaient néanmoins utiliser entre eux comme aujourd'hui « nigga » chez les rappeurs. « Negro », « black » et « afro-american » se sont concurrencés dans les années cinquante. Mais c'était lié à des revendications différentes de celles de la communauté noire d'aujourd'hui.

Diriez-vous qu'il s'agit d'une exposition engagée ?

On ne peut pas faire une exposition comme celle-ci sans qu'il y ait un engagement. Ce n'est pas à proprement parler une exposition politique ou militante. Mais elle se

compose de 180 œuvres d'art d'une part, et d'une énorme documentation de l'autre, en originaux et en reproduction ; toute une partie reflète donc sinon un engagement du moins une fidélité aux épisodes historiques. Il y a alors bien sûr un lien, mais ce qui est engagé, c'est peut-être déjà de respecter, comme dans le titre, la façon dont les acteurs veulent se désigner et se représenter eux-mêmes. La première chose à faire quand on veut être correct avec les gens dont on parle, c'est de les nommer comme ils souhaitent qu'on les appelle !

« The Color line, les artistes africains-américains et la ségrégation » a-t-elle une vocation pédagogique ?

Les expositions sont toujours des entreprises pédagogiques. Mais on espère aussi qu'elles soient l'occasion d'un plaisir esthétique. D'un côté, j'espère que les gens vont découvrir des choses, ce qui peut relever de la pédagogie, mais j'espère qu'ils y prendront avant tout plaisir. Il y a de très bonnes œuvres, on s'est appliqué à les ordonner de façon à la fois lisible et plaisante, équilibrée et esthétiquement élaborée. On a ajouté à tout ça une masse considérable de documentation. Le public français ignore une bonne partie de cette histoire américaine même si l'actualité nous la renvoie sans cesse et que les œuvres y font écho en permanence. Il y a une recrudescence ces dernières années



© Estate of Norman W. Lewis; Courtesy of Michael Rosenfeld Gallery LLC

© Ellen Gallagher and Two Palms Press

A gauche: Night Walk #2, Norman Lewis, 1956. A droite : DeLuxe, Ellen Gallagher, 2004.



© Tout droits réservés



© Adagp Paris 2016

A gauche : Uncle Tom and little Eva, Robert Scott Ducanson. A droite : 12. I have a special reservation, Elisabeth Catlett.

de problèmes liés au racisme. Il y a donc cette volonté indubitablement informative et pédagogique de donner des moyens de comprendre, mais surtout une volonté de proposer et de faire découvrir de belles œuvres qui méritent qu'on s'y intéresse parce qu'elles sont fortes, et susceptibles de procurer un grand plaisir.

Vous avez choisi un parcours chronologique, rythmé par des sections thématiques - Harlem, la figure du sportif noir. Comment s'est fait le choix des étapes chronologiques d'une part, et des explorations thématiques d'autre part ?

On peut dire que l'exposition couvre 150 ans d'histoire, si l'on considère que tout commence à la fin de la guerre de Sécession. Cela commence même un peu avant, comme le souligne le prologue qui présente une œuvre du peintre Robert Scott Ducanson de 1853 et des poteries datant de la fin des années 1850 dues à un esclave surnommé Dave the Potter qui avait l'étonnante habitude d'y graver une sentence au sens parfois assez mystérieux. Sans y être condamné, on est forcément tenté par la chronologie et le récit. Nous avons donc dessiné une série chronologique avec des ruptures thématiques de temps à autre, car certaines questions traversent les époques et méritaient de recevoir

un traitement indépendant de la chronologie générale. Le sportif noir est une figure qui remonte à très loin et qui est toujours présente dans l'imaginaire collectif : c'est une thématique redondante dans les œuvres de la communauté noire, de véritables légendes qui ont largement dépassé le cadre africain-américain ! Outre les séquences sur les héros du sport ou Harlem, il y aussi une terrible séquence concernant la réaction des artistes aux lynchings.

L'exposition couvre en effet une très longue période et conséquemment une riche production artistique : quels ont été vos critères de sélection des artistes présents dans l'exposition ?

Durant la préparation du « Siècle du Jazz », j'avais découvert la plupart des artistes qui apparaissent dans « The Color Line, les artistes africains-américains et la ségrégation ». A partir de 2006, le sujet m'avait particulièrement intéressé à cause de sa liaison directe avec l'exposition alors en cours de préparation. J'ai donc commencé à explorer ce domaine de manière assez systématique. Ensuite, après la clôture de l'exposition sur le jazz, j'ai poursuivi cette exploration à la fois par curiosité et plaisir et avec l'idée que se présenterait peut-être un jour ou l'autre la possibilité d'en tirer une exposition qui ferait enfin connaître toute cette richesse artistique



© Whitfield Lovell. Courtesy of DC Moore Gallery, New York



© Faith Ringgold / ADAGP, Paris, 2016

A gauche : Autour du monde, Whitfield Lovell. A droite : American People Series #18 : The Flag is Bleeding, Faith Ringgold.



© Adagp, Paris, 2016

© Adagp, Paris, 2016

A gauche : Into bondage, Aaron Douglas, 1936 Au milieu : DeLuxe, Ellen Gallagher - détail. A droite : Pool players, Jacob Lawrence.

de ce côté-ci de l'Atlantique. Concernant mes critères de choix, certains artistes s'imposent parce qu'ils sont déjà sur le devant de la scène aux États-Unis. Par exemple, si vous jetez un œil à la période phare de la Harlem Renaissance, vous réaliserez rapidement que des artistes comme Aaron Douglas ou Archibald Motley occupent désormais une place de premier plan. La sélection des artistes s'opère donc sur des bases personnelles — un artiste peut vous plaire plus ou moins —, mais aussi sur quelque chose d'objectif, sur la place que certains artistes se sont conquis dans une histoire. Cette sélection n'est pas si difficile en réalité, elle s'impose d'elle-même. Il y a évidemment toujours des lacunes et l'un des jeux des critiques est de demander pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. Des reproches de cette nature peuvent toujours être faits, mais à un moment donné il faut bien s'arrêter à un nombre déterminé d'œuvres ! Parfois, le choix se fait indépendamment de votre volonté, du fait de la difficulté d'obtenir certaines œuvres. Une exposition n'est pas comme un livre ou un site internet dont le contenu se décide entièrement selon la volonté de l'auteur... mais bien comme une dialectique complexe entre souhait et réalité ! Le travail de commissaire consiste aussi à être confronté à des déceptions.

On trouve dans votre exposition toute une section consacrée à la création contemporaine : pouvez-vous nous en parler un peu plus ?

Ce n'est pas la section la plus facile en terme de choix, car il y a beaucoup d'artistes, mais c'est la plus aisée en termes de disponibilité et de visibilité des œuvres, sauf pour certains artistes encore assez sensibles. Il s'agit d'un choix plus subjectif, l'Histoire n'ayant pas encore permis de prendre une distance suffisante. Aaron Douglas, par exemple, tranche dans la période de la Harlem Renaissance. Dans la période contemporaine, vous avez beaucoup d'artistes que le temps n'a pas encore pu faire ressortir : vous êtes donc contraint de vous fier à votre goût. Ce que vous verrez à l'exposition, c'est un extrait assez représentatif de la scène noire américaine aujourd'hui. Il s'agit d'artistes très en vue, jeunes ou moins jeunes, ayant déjà conquis une position et une visibilité. D'autres auraient été envisageables bien sûr. Dans bien des cas, ce qui a fait la différence, c'est d'avoir réussi ou non à trouver une œuvre pertinente. Le choix dépend donc également des œuvres elles-mêmes, car un artiste ne peut se résumer à une seule de ses créations. Or, dans une exposition comme celle-ci, on est contraint



© Adagp, Paris, 2016 Adagp, Paris, 2016

The Block II, Romare Bearden - détail.



© musée du quai Branly, photo Claude Germain

© Estate of Bob Thompson; Courtesy of Michael Rosenfeld Gallery LLC

A gauche : Self portrait, Malvin Gray Johnson, 1956. A droite : Stairways to the stars, Bob Thompson, 1962.

de représenter les artistes par une seule œuvre ou, au mieux, par un tout petit nombre d'œuvres, ce qui est problématique surtout dans la partie contemporaine... même si certains en ont plusieurs, comme David Hammons ou Robert Colescott par exemple. Vous pouvez avoir envie d'exposer un artiste, mais il faut que vous puissiez accéder à une œuvre intéressante ! On a donc dû faire évoluer certains choix.

Est-ce que c'était important pour vous que ce soit le musée du quai Branly qui accueille « The Color Line, les artistes africains-américains et la ségrégation » ?

Non, je n'avais pas spontanément pensé au quai Branly. D'ailleurs, il y a une ambiguïté : un rapprochement s'opère entre les œuvres de ces artistes et les arts dits « premiers », ce qui n'est pas forcément très adéquat. Le musée cependant a des ambitions qui dépassent largement cette dimension, heureusement, le dialogue des cultures est bien plus vaste qu'une simple dialectique avec les arts « primitifs », expression qui est toujours à manipuler avec prudence d'ailleurs. Cette exposition aurait été possible dans n'importe quel grand musée, capable de toucher un

vaste public en passant du moderne au contemporain.

Le musée du quai Branly - Jacques Chirac expose très peu d'art contemporain, excepté dans la section d'art aborigène d'Australie. Est-il possible de faire des liens entre votre exposition et les collections du musée ?

Je ne crois pas qu'il y ait de lien particulier. On peut trouver chez de nombreux artistes une certaine présence de l'art africain traditionnel, puisque cela a même été une thématique dans les années 1925-1930. A cette période, un intellectuel, le philosophe Alain Locke, a même pensé que les artistes noirs devaient récupérer l'héritage de ceux qu'il appelait « les ancêtres ». Dans cette mesure-là, on peut dire qu'il y a une certaine relation. Mais beaucoup d'artistes, comme le grand Romare Bearden notamment, n'ont pas du tout admis cette proposition de Locke, rappelant qu'ils étaient aujourd'hui américains et qu'ils n'avaient plus grand-chose à voir avec les Africains. Assumés comme ancêtres, ils n'avaient cependant rien en commun en termes d'art. La relation me semble donc assez limitée.

Propos recueillis par MK.SD



© Ellen Gallagher and Two Palms Press

A gauche, au milieu, à droite : DeLuxe, Ellen Gallagher - détails.